

Décadence et postnaturalisme

Joris-Karl Huysmans (1848–1907)

Issu d'une famille modeste et instruite – le père, d'origine hollandaise, est lithographe, la mère est maîtresse d'école – Joris-Karl Huysmans travaille toute sa vie comme fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur, tout en menant une carrière de critique littéraire, de critique d'art et d'écrivain. Jeune, il admire François Villon, Aloysius Bertrand et Baudelaire, avant de rejoindre le groupe naturaliste de Médan. Il défend *L'Assommoir* et dans ses premiers romans, *Marthe, histoire d'une fille* (1876), *Les Sœurs Vatard* (1879), *En ménage* (1881), il respecte la thématique et la méthode naturalistes. À partir de la nouvelle *À vau-l'eau* (1882), où la perspective subjectivisante et la thématique de l'inconfort existentiel l'emportent, il se détache du naturalisme et amorce un virage vers la décadence. Son chef-d'oeuvre est sans doute *À rebours* (1884) où le personnage de Jean des Esseintes est le type même du décadent qui cherche son salut dans l'art et le raffinement qu'il préfère à la réalité. Cette supériorité décadente marque aussi le roman suivant, *En rade* (1887). La quête d'une spiritualité qui puisse sauver le monde s'inscrit dans le personnage autobiographique de Durtal (*Là-bas*, 1891) qui se détourne de la vulgarité de son siècle et plonge dans le moyen âge : il étudie le phénomène du satanisme, notamment l'histoire de Gilles de Rais, il recherche des satanistes dans son entourage, assiste à une messe noire, s'adonne à l'ésotérisme et à la kabbale. À partir du roman *En route* (1895), Durtal entame une nouvelle étape – conversion au catholicisme et à la spiritualité chrétienne : *La Cathédrale* (1898), *L'Oblat* (1903), *Les Foules de Lourdes* (1906). C'est ce même parcours que réalisera l'écrivain, décédé d'un cancer de la mâchoire, dans d'affreuses souffrances.

À rebours (1884)

Il était depuis longtemps expert aux sincérités et aux faux-fuyants des tons. Jadis, alors qu'il recevait chez lui des femmes, il avait composé un boudoir où, au milieu des petits meubles sculptés dans le pâle camphrier du Japon, sous une espèce de tente en satin rose des Indes, les chairs se coloraient doucement aux lumières apprêtées que blutait l'étoffe.

Cette pièce où des glaces se faisaient écho et se renvoyaient à perte de vue, dans les murs, des enfilades de boudoirs roses, avait été célèbre parmi les filles qui se complaisaient à tremper leur nudité dans ce bain d'incarnat tiède qu'aromatisait l'odeur de menthe dégagée par le bois des meubles.

Mais, en mettant même de côté les bienfaits de cet air fardé qui paraissait transfuser un nouveau sang sous les peaux défraîchies et usées par l'habitude des cérules et l'abus des nuits, il goûtait pour son propre compte, dans ce languissant milieu, des allégresses particulières, des plaisirs que rendaient extrêmes et qu'activaient, en quelque sorte, les souvenirs des maux passés, des ennuis défunts.

Ainsi, par haine, par mépris de son enfance, il avait pendu au plafond de cette pièce une petite cage en fil d'argent où un grillon enfermé chantait comme dans les cendres des cheminées du château de Lourps ; quand il écoutait ce cri tant de fois entendu, toutes les soirées contraintes et muettes chez sa mère, tout l'abandon d'une jeunesse souffrante et refoulée, se bousculaient devant lui, et alors, aux secousses de la femme qu'il caressait machinalement et dont les paroles ou le rire rompaient sa vision et le ramenaient brusquement dans la réalité, dans le boudoir, à terre, un tumulte se levait en son âme, un besoin de vengeance des tristesses endurées, une rage de salir par des turpitudes des souvenirs de famille, un désir furieux de panteler sur des coussins de chair, d'épuiser jusqu'à leurs dernières gouttes, les plus véhémentes et les plus âcres des folies charnelles.

D'autres fois encore, quand le spleen le pressait, quand par les temps pluvieux d'automne, l'aversion de la rue, du chez soi, du ciel en boue jaune, des nuages en macadam, l'assaillait, il se réfugiait dans ce réduit, agitait légèrement la cage et la regardait se répercuter à l'infini dans le jeu des glaces, jusqu'à ce que ses yeux grisés s'aperçussent que la cage ne bougeait point, mais que tout le boudoir vacillait et tournait, emplissant la maison d'une valse rose.

Édouard Dujardin (1861–1949)

Par sa date de naissance et par son parcours littéraire, Édouard Dujardin appartient à la génération symboliste. En 1885, il fonde avec Théodore de Wyzewa *La Revue Wagnérienne*, il dirige, à partir de 1886, *La Revue indépendante*, les deux affiliées au symbolisme. Dandy, il dissipe vite la fortune héritée à la mort de ses parents et doit gagner sa vie, pendant un certain temps, en rédigeant des annonces pour les journaux. Son oeuvre poétique, dramatique et romanesque est tombée en oubli, à l'exception des *Lauriers sont coupés* (1888), où il innove radicalement la perspective narrative en introduisant le monologue intérieur et le flux de conscience à focalisation interne, technique qu'utiliseront après lui l'Autrichien Arthur Schnitzler, l'Irlandais James Joyce ou l'Italien Italo Svevo.

Les lauriers sont coupés (1888)

Un soir de soleil couchant, d'air lointain, de cieus profonds; et des foules qui confuses vont; des bruits, des ombres, des multitudes; des espaces infiniment en l'oubli d'heures étendus; un vague soir...

Car sous le chaos des apparences, parmi les durées et les sites, dans l'illusoire des choses qui s'engendrent et qui s'enfantent, et en la source éternelle des causes, un avec les autres, un comme avec les autres, distinct des autres, semblable aux autres, apparaissant un le même et un de plus, un de tous donc surgissant, et entrant à ce qui est, et de l'infini des possibles existences, je surgis; et voici que pointe le temps et que pointe le lieu; c'est l'aujourd'hui; c'est l'ici; l'heure qui sonne; et au long de moi, la vie; je me lève le triste amoureux du mystère génital; en moi s'oppose à moi l'advenant de frêle corps et de fuyante pensée; et me naît le toujours vécu rêve de l'épars en visions multiples et désespéré désir... Voici l'heure, le lieu, un soir d'avril, Paris, un soir clair de soleil couchant, les monotones bruits, les maisons blanches, les feuillages d'ombres; le soir plus doux, et une joie d'être quelqu'un, d'aller; les rues et les multitudes, et dans l'air très lointainement étendu, le ciel; Paris à l'entour chante, et, dans la brume des formes aperçues, mollement il encadre l'idée; soir d'aujourd'hui, oh soir d'ici; là je suis.

... Et c'est l'heure; l'heure? six heures; à cette horloge six heures, l'heure attendue. La maison où je dois entrer: où je trouverai quelqu'un; la maison; le vestibule; entrons. Le soir tombe; l'air est bon; il y a une gâité en l'air. L'escalier; les premières marches. Ce garçon sera encore chez soi; si, par un hasard, il était sorti avant l'heure? ce lui arrive quelques fois; je veux pourtant lui conter ma journée d'aujourd'hui. Le palier du premier étage; l'escalier large et clair; les fenêtres. Je lui ai confié, à ce brave ami, mon histoire amoureuse. Quelle bonne soirée encore j'aurai! Enfin il ne se moquera plus de moi. Quelle délicieuse soirée ce va être! Pourquoi le tapis de l'escalier est-il tourné en ce coin? ce fait sur le rouge montant une tache grise, sur le rouge qui de marche en marche monte. Le second étage; la porte à gauche; «Étude». Pourvu qu'il ne soit pas sorti; où courir le trouver? tant pis, j'irais au boulevard. Vivement entrons. La salle de l'Étude. Où est Lucien Chavainne? La vaste salle et la rangée circulaire des chaises. Le voilà, près de la table, penché; il a son par-dessus et son chapeau; il dispose des papiers, hâtivement, avec un autre clerc. La bibliothèque de cahiers bleus, au fond, traverse les ficelles nouées. Je m'arrête sur le seuil. Quel plaisir que conter cette histoire. Lucien Chavainne lève la tête; il me voit; bonjour.

«C'est vous? Vous arrivez justement; vous savez qu'à six heures nous partons. Voulez-vous m'attendre; nous descendrons ensemble.»

«Très bien.»

La fenêtre est ouverte; derrière, une cour grise, pleine de lumières; les hauts murs gris, clairs de beau temps; l'heureuse journée. Si gentille a été Léa, quand elle m'a dit – à ce soir; elle avait son joli malin sourire, comme il y a deux mois. En face, à une fenêtre, une servante; elle regarde; voilà qu'elle rougit; pourquoi? elle se retire.

«Me voici.»

C'est Lucien Chavainne. Il a pris sa canne; il ouvre la porte; nous sortons. Les deux, nous descendons l'escalier. Lui:

«Vous avez votre chapeau rond...»

«Oui.»

Il me parle d'un ton blâmeur. Pourquoi ne mettrais-je pas un chapeau rond? Ce garçon croit que l'élégance est à ces futilités. La loge du concierge; vide constamment; bizarre maison. Chavainne va-t-il au moins un peu m'accompagner? À ne vouloir jamais allonger son chemin, il est si ennuyeux. Nous arrivons dans la rue; une voiture à la porte; le soleil éclaire encore, comme en flammes, les façades; la tour Saint-Jacques, devant nous; vers la place du Châtelet nous allons.

«Eh bien, et votre passion?» me demande-t-il. Je vais lui dire.

«Toujours à peu près de même.»

Nous marchons, côte à côte.

«Vous venez de chez elle?»

«Oui, je l'ai été voir. Nous avons, deux heures durant, causé, chanté, joué du piano. Elle m'a donné un rendez-vous à ce soir, après son théâtre.»

«Ah.»

Et avec quelle grâce.

«Et vous, que faites-vous de bon?»

«Moi? Rien.»

Un silence. La charmante fille; elle s'est fâchée de ne pouvoir achever ses couplets; moi, je n'allais pas en mesure, et je n'ai pas avoué la faute; j'aurai plus d'attention ce soir, quand nous recommencerons.

«Vous savez qu'elle ne paraît plus maintenant qu'au lever-de-rideau? J'irai l'attendre, vers neuf heures, aux Nouveautés; nous nous promènerons ensemble en voiture; au Bois, sans doute; le temps y est si agréable. Puis je la ramènerai chez elle.»

«Et vous tâcherez à rester?»

«Non.»

Dieu m'en garde! Chavainne ne comprendra jamais mon sentiment?

«Vous êtes étonnant, » me dit-il «avec ce platonisme.»

Étonnant! du platonisme!

«Oui, mon cher, c'est ainsi que j'entends les choses; j'ai plus de plaisir à agir autrement que d'autres agiraient.»

«Mais, mon cher ami, vous ne réfléchissez pas à ce qu'est la femme avec qui vous avez affaire.»

«Une demoiselle de petit théâtre; certes; et pour cela même j'ai mon plaisir à agir comme j'agis.»

«Vous espérez la toucher?»

Il ricane; il est insupportable. Eh bien, non, elle n'est pas la fille qu'on soupçonnerait. Et quand même!... La rue de Rivoli; traversons; gare aux voitures; quelle foule ce soir; six heures, c'est l'heure de la cohue, en ce quartier surtout; la trompe du tramway; garons-nous.

«Il y a un peu moins de monde sur ce côté droit, » dis-je.

Nous suivons le trottoir, l'un près l'autre. Chavainne:

«Eh bien, un tel plaisir ne vaut pas ce qu'il coûte. Depuis trois mois que vous connaissez cette jeune femme...»

«Depuis trois mois, je vais chez elle; mais vous savez bien qu'il y a plus de quatre mois que je la connais.»

«Soit. Depuis quatre mois, vous vous ruinez vainement.»

«Vous vous moquez de moi, mon cher Lucien.»

«Avant de lui avoir jamais dit une parole, vous lui donnez, par l'entremise de sa femme-de-chambre, cinq cents francs.»

Cinq cents francs? non, trois cents. Mais, en effet, j'ai dit à lui cinq cents.

«Si vous croyez,» il continue «que ces sortes de munificences incitent une femme de théâtre à de réciproques générosités... Changez votre système, mon ami, ou vous n'obtiendrez rien.»

L'agaçant raisonnement! Croit-il, lui, que si je n'obtiens rien, ce n'est pas parce que je ne veux, moi, rien obtenir? J'ai grand tort à lui parler de ces choses. Brisons.

«Et j'aime mieux, mon cher, ces folies, que bêtement faire la noce avec d'absurdes filles d'une nuit.»

Cela soit dit pour toi. Le voilà muet. Certes, un excellent ami, Lucien Chavainne, mais si rétif aux affaires de sentiment. Aimer; et honorer son amour, respecter son amour, aimer son amour. À marcher le temps est chaud; je déboutonne mon

par-dessus; je ne garderai pas ma jaquette, ce soir, pour sortir avec Léa; ma redingote sera mieux; je pourrai prendre mon chapeau de soie; Chavainne a un peu raison; d'ailleurs suis-je simple; avec une redingote je ne puis avoir un chapeau rond. Léa ne me parle presque pas de ma toilette; elle doit cependant y regarder.

Chavainne:

«Je vais au Français ce soir.»

«Que joue-t-on?»

«Ruy-Blas.»

«Vous allez voir cela?»

«Pourquoi non?»

Je ne répondrai pas. Est-ce qu'on va voir Ruy-Blas en mil huit cent quatre-vingt-sept? Lui:

«Je n'ai jamais vu cette pièce, et, ma foi, j'en ai la curiosité.»

«Quel vieux romantique vous êtes.»

«C'est vous qui m'appelez romantique?»

«Eh bien?»

«Vous êtes un romantique pire qu'aucun. Et l'histoire de votre passion?... Pour être allé, une fois, aux Nouveautés, entendre je ne sais quoi... Une belle idée que nous eûmes... Nous avons remarqué un page...»

Était-elle jolie!

«Mon ami, vous avez usé tout l'hiver à vous chauffer la cervelle; et maintenant vous admettez mille folies. Sérieusement... Et rappelez-vous que c'est moi, qui, en sortant du théâtre, ai cherché sur l'affiche et vous ai dit le nom de Léa d'Arsey... Aussitôt a commencé votre enthousiasme; aujourd'hui c'est un amour platonique.»

Passe un monsieur élégant, avec à sa boutonnière une rose; il faudra, ainsi, que j'aie une fleur ce soir; je pourrais bien encore porter quelque chose à Léa. Chavainne se tait; ce garçon est sot. Eh oui, originale est l'histoire de mon amour; or, tant mieux. Une rue; la rue de Marengo; les magasins du Louvre; la file serrée des voitures. Chavainne:

«Vous savez que je vous quitte au Palais-royal.»

Bon! Est-il désagréable. Toujours quitter les gens en route. Sous les arcades nous voici; près les magasins; dans la foule. Si nous marchions sur la chaussée? Trop de voitures. Ici on se pousse; tant pis. Une femme devant nous; grande, svelte; oh, cette taille cambrée, ce parfum violent et ces cheveux roux luisants; je voudrais voir son visage; jolie elle doit être.

«Venez avec moi ce soir au théâtre.» C'est Chavainne qui me parle. «Nous irons ensuite flâner une heure n'importe où.»

«Je vous ai dit que j'avais un rendez-vous.»

La femme rousse s'arrête devant la vitrine; un fort profil de rousse, oui; une mine très éveillée; des yeux peints de noir; à son cou, un gros nœud blanc; elle regarde vers nous; elle m'a regardé; quels yeux provoquants. Nous sommes à côté d'elle; la superbe fille.

«N'allons pas si vite.»

«Votre rendez-vous n'empêche rien; puisque vous êtes décidé à ne pas rester chez mademoiselle d'Arsay, vous viendrez pour le dernier acte ou à la sortie, ou dans un lieu quelconque, et nous ferons une promenade nocturne.»

Est-ce qu'il se moque de moi?

«Vous me raconterez ce que vous aurez dit à mademoiselle d'Arsay.»

Au fait, pourquoi pas; ce soir; en sortant de chez elle?

«Ça ne vous va pas? Qu'est-ce que vous faites donc quand vous quittez votre amie?»

«Vous êtes stupide, vraiment, mon cher.»

Nous nous taisons; je crois qu'il sourit; quelle niaiserie. La place du Palais-royal. Et la jeune femme rousse, où est-elle? disparue; quel ennui; je ne la vois pas. Chavainne:

«Qu'est-ce que vous cherchez?»

«Rien.»

Disparue. Tout cela par la faute de ce monsieur. Lui:

«Je vais jusqu'au Théâtre-français; je veux voir l'heure du spectacle.»

Toujours son spectacle. Allons. Je voudrais pourtant, avant qu'il me quittât, lui conter ma journée d'aujourd'hui. Si gentiment Léa m'a reçu, en le petit salon un peu obscur des rideaux jaunes; elle avait son peignoir de satin clair; sous les larges plis soyeux, sa fine taille serrée; et le grand col blanc, d'où un rose de gorge; s'approchant à moi, elle souriait; et sur ses épaules, de sa tête pâlotte et blonde, les cheveux dénoués, en mèches dorées, tombaient; elle n'est point vieille, la chère, et si mignonne; dix-neuf ans, vingt peut-être; elle déclare dix-huit; exquise fille. Au long négligemment immobile du Palais-royal, au long du Palais nous allons. Elle m'a tendu sa main; moi, j'ai baisé son front; très chastement; sur mon épaule elle s'est penchée, et un instant nous avons demeuré; au travers des mous satins, dans mes mains, j'avais la douillette chaleur. Comme je l'aime, la très pauvre! Et tous ces gens qui passent, ici, là, qui passent, ah, ignorants de ces joies, tous ces gens indifférents, ah, quelconques, tous, qui marchent au près de moi.

Alain-Fournier (1886–1914)

De son nom Henri Alban-Fournier. Il passe son enfance à la campagne ou ses parents, instituteurs, enseignent. Il songe à devenir marin et pour cette raison entre au lycée de Brest pour préparer l'École Navale. Il y renonce au bout d'un an et passe son baccalauréat à Bourges. Décisive pour sa vie littéraire sera la rencontre avec Jacques Rivière dans les classes préparatoires du lycée Lakanal à Sceaux. De 1905 à 1914 ils échangeront une importante correspondance et Jacques épousera, en 1909, la soeur de Jacques, Isabelle. En 1905, une autre rencontre importante de sa vie sera celle d'Yvonne de Quièvre-court, un amour impossible qu'il transposera dans *Le Grand Meaulnes* comme Yvonne de Galais.

Le Grand Meaulnes (1913)

La narration subjectivisante et la thématique de l'adolescence qui conteste les valeurs courantes pour préférer la quête du bonheur et de l'amour, en dépit des désillusions, ouvrent la voie à un autre type d'écriture romanesque, voie que suivront bientôt Raymond Radiguet, Jean Cocteau, Louis Aragon et bien d'autres.

Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189...

Je continue à dire « chez nous », bien que la maison ne nous appartienne plus.

Nous avons quitté le pays depuis bientôt quinze ans et nous n'y reviendrons certainement jamais.

Nous habitons les bâtiments du *Cours Supérieur* de Sainte-Agathe. Mon père, que j'appelais M. Seurel, comme les autres élèves, y dirigeait à la fois le Cours Supérieur, où l'on préparait le brevet d'instituteur, et le Cours Moyen. Ma mère faisait la petite classe.

Une longue maison rouge, avec cinq portes vitrées, sous des vignes vierges, à l'extrémité du bourg; une cour immense avec préaux et buanderie, qui ouvrait en avant sur le village par un grand portail; sur le côté nord, la route où donnait une petite grille et qui menait vers La Gare, à trois kilomètres; au sud et par derrière, des champs, des jardins et des prés qui rejoignaient les faubourgs... tel est le plan sommaire de cette demeure où s'écoulèrent les jours les plus tourmentés et les plus chers de ma vie — demeure d'où partirent et où revinrent se briser, comme des vagues sur un rocher désert, nos aventures.

Le hasard des «changements», une décision d'inspecteur ou de préfet nous avaient conduits là. Vers la fin des vacances, il y a bien longtemps, une voiture de paysan, qui précédait notre ménage, nous avait déposés, ma mère et moi, devant la petite grille rouillée. Des gamins qui volaient des pêches dans le jar-

din s'étaient enfuis silencieusement par les trous de la haie... Ma mère, que nous appelions Millie, et qui était bien la ménagère la plus méthodique que j'aie jamais connue, était entrée aussitôt dans les pièces remplies de paille poussiéreuse, et tout de suite elle avait constaté avec désespoir, comme à chaque «déplacement», que nos meubles ne tiendraient jamais dans une maison si mal construite... Elle était sortie pour me confier sa détresse. Tout en me parlant, elle avait essuyé doucement avec son mouchoir ma figure d'enfant noircie par le voyage. Puis elle était rentrée faire le compte de toutes les ouvertures qu'il allait falloir condamner pour rendre le logement habitable... Quant à moi, coiffé d'un grand chapeau de paille à rubans, j'étais resté là, sur le gravier de cette cour étrangère, à attendre, à fureter petitement autour du puits et sous le hangar.

C'est ainsi, du moins, que j'imagine aujourd'hui notre arrivée. Car aussitôt que je veux retrouver le lointain souvenir de cette première soirée d'attente dans notre cour de Sainte-Agathe, déjà ce sont d'autres attentes que je me rappelle; déjà, les deux mains appuyées aux barreaux du portail, je me vois épiant avec anxiété quelqu'un qui va descendre la grand'rue. Et si j'essaie d'imaginer la première nuit que je dus passer dans ma mansarde, au milieu des greniers du premier étage, déjà ce sont d'autres nuits que je me rappelle; je ne suis plus seul dans cette chambre; une grande ombre inquiète et amie passe le long des murs et se promène. Tout ce paysage paisible — l'école, le champ du père Martin, avec ses trois noyers, le jardin dès quatre heures envahi chaque jour par des femmes en visite... — est à jamais, dans ma mémoire, agité, transformé par la présence de celui qui bouleversa toute notre adolescence et dont la fuite même ne nous a pas laissé de repos.

Nous étions pourtant depuis dix ans dans ce pays lorsque Meaulnes arriva.

J'avais quinze ans. C'était un froid dimanche de novembre, le premier jour d'automne qui fit songer à l'hiver. Toute la journée, Millie avait attendu une voiture de La Gare qui devait lui apporter un chapeau pour la mauvaise saison. Le matin, elle avait manqué la messe; et jusqu'au sermon, assis dans le chœur avec les autres enfants, j'avais regardé anxieusement du côté des cloches, pour la voir entrer avec son chapeau neuf.

Après midi, je dus partir seul à vêpres.

D'ailleurs, me dit-elle, pour me consoler, en brossant de sa main mon costume d'enfant, même s'il était arrivé, ce chapeau, il aurait bien fallu, sans doute, que je passe mon dimanche à le refaire.

Souvent nos dimanches d'hiver se passaient ainsi.